

PROPOS D'UN VIEIL ENSEIGNANT - LES EXAMENS SCOLAIRES: ARBITRAIRES ET CONTRAINTS...

Une fin d'année scolaire semblable à toutes celles que j'ai vécues depuis vingt-cinq années d'enseignement dans des classes terminales du Premier Degré.

Les essaims d'enfants, d'adolescents, de jeunes étudiants qui, aux portes des écoles, des lycées, des facultés ponctuent leur énervement par des pas frissonnants, des rires crispés, des cris explosifs... Qu'il espère l'humble certificat d'études ou l'archaïque baccalauréat, le plus désinvolte ne résiste guère à une fébrilité exceptionnelle. Certains savent que leur destin peut être fixé par les additions d'un secrétariat anonyme et neutre.

La plupart se sentent vaguement comptables de l'honneur des maîtres et du prestige des familles. D'autres entendent déjà les sempiternelles objurgations, les solennelles imprécations: *«Vous n'avez que ce que vous méritez... Ah! si vous aviez travaillé... Il fallait y penser avant l'échéance. De mon temps... on n'aurait pas osé jouer une partie de foot, l'année de l'examen... A ton âge, je travaillais déjà pour gagner ma vie... tu ne tiens pas compte des sacrifices que...!!»*, etc..., etc...

La jeunesse d'aujourd'hui n'est ni meilleure, ni pire que celle d'autrefois. Le simple bon sens justifie certains des reproches qu'on lui adresse. Ce qui est grave, c'est que dans la majorité des cas, le jugement dépende des résultats d'une loterie qui ne fournit aucun élément d'appréciation équitable sur l'intelligence, la volonté, la personnalité, l'effort des élus... et des réprouvés.

L'épreuve littéraire — rédaction, composition, dissertation — parce qu'elle ne mesure pas seulement l'acquisition de connaissances, les ressources de la mémoire et les chances du tirage au sort, devrait permettre un repérage des possibilités intellectuelles et des dons personnels.

Hélas! C'est là que *«l'aléa»* détériore le plus la valeur des résultats. La dissertation littéraire ou philosophique au bachot se tient-elle dans les limites du cours professé? La question a-t-elle été traitée pendant l'année, avec suffisamment d'érudition et de conviction? Alors, on peut espérer le succès, si toutefois le correcteur appartient à la même tendance, se soumet aux mêmes valeurs, aux mêmes hiérarchies que le professeur. Sinon... Vadius fera payer aux disciples de Trissotin les offenses de celui-ci.

Ne soyons pas inutilement agressifs. S'il est encore trop de mandarins, il reste peu de pédants dans le corps enseignant. Il n'en est pas moins vrai qu'en toutes les disciplines, l'épreuve sanctionne la préparation du candidat, sans déceler si l'insuffisance tient de la faiblesse du *«préparé»* ou des carences du *«préparateur»*.

Cependant, aux deux parties du baccalauréat, l'épreuve littéraire ou philosophique propose un choix entre trois sujets. Et on doit noter un sérieux effort pour sortir des habitudes poussièreuses. Il est aujourd'hui des textes qui attirent l'attention sur des aspirations modernes, sur les tendances actuelles, sur les ambitions intellectuelles et morales de la jeunesse. Les candidats les plus habiles craignent cependant la confrontation de leurs idées avec les partis-pris plus ou moins respectables d'un correcteur unique qui décidera souverainement, dans l'isolement de ses certitudes, de la valeur de leur copie.

Est-on mieux partagé, lors des examens de fin de troisième, de fin du premier cycle? De ces adolescents de 14 à 16 ans, on pourrait espérer par la composition française une révélation plus maladroite peut-être, mais aussi plus sincère. Le sujet unique est strictement limité. Il touche à la puérilité moralisante: *«Commenter par des exemples, deux vers de La Fontaine: Garde-toi tant que tu vivras, de juger les gens sur la mine»* (B.E.P.C. de l'Académie de Paris, juin 1961). Par une contradiction qui souligne l'inconséquence du choix, les mêmes élèves aux concours qu'ils doivent subir, auront à discuter des pensées originales et profondes d'Alain, André Siegfried, Antoine de Saint-Exupéry, etc...

Au cours des débats préalables aux corrections, une commission de spécialistes tente, par la confrontation de plusieurs copies d'établir des normes. Ce n'est pas un vain bavardage. La compétence pédagogique s'y manifeste et chacun s'efforce à la scrupuleuse impartialité. Pourtant, c'est toujours la majorité - sinon la minorité de faveurs qui détermine la note - jamais l'unanimité. Le vote peut trancher sur des écarts de quatre ou cinq points. Quelquefois un point en plus ou en moins entraîne une longue controverse. Or, pour 400 copies sur 410, cette délibération réduite à quelques minutes n'agite que la pensée ou l'arrière pensée du correcteur...

La compétition nous heurte en son principe même: «*que le meilleur gagne!*». Cette devise sportive ne nous plaît guère. La performance implique toujours un déséquilibre biologique. Mais elle est, en général, loyale parce que son résultat correspond exactement à l'idée qu'on s'en fait et relativement au but fixé, acquiert une valeur absolue. Dans un examen scolaire, c'est un enchevêtrement de «*relativités*», une opération complexe sur de multiples rapports. Le meilleur candidat exige la meilleure préparation, le meilleur correcteur, le meilleur sujet pour le meilleur élève, le meilleur jour pour le candidat et pour le correcteur... Encore cette performance est-elle localisée dans le temps. Le meilleur candidat cette année aurait été surclassé l'année dernière ou le serait une année prochaine. Que de majors de promotions se perdent, dès que leurs lauriers sont fanés, dans la médiocrité la plus vulgaire!

J'entends l'objection. Les résultats correspondent exactement aux prévisions des maîtres. Ce n'est que partiellement vrai. On ne prévoit avec une certitude chancelante que 10 à 25 % des succès et des échecs. Pour 75% des candidats, un destin aveugle tire la boule noire ou la blanche. Mais si le palmarès scolaire coïncidait exactement avec le classement de l'examen, notre condamnation en serait alourdie. Une classe à examen, c'est dans la majorité des cas, une fabrique de candidats robots. On a renversé la relation fondamentale. On admettrait à la rigueur un examen mesurant le niveau atteint, compte tenu des éléments engagés au départ. Mais quels que soient ces éléments, il faut atteindre un niveau fixé arbitrairement. Et naturellement, ceux que l'émotion des épreuves trouble le plus dangereusement (comme toute notation brutale) ce sont les plus scrupuleux, les plus sensibles, souvent les plus intelligents.

Vous croyez que j'exagère... Soyez assurés que personne ne nie l'arbitraire d'examens et de concours dont les épreuves... relatives ont souvent hélas! un effet... absolu et définitif. La plupart pensent qu'il s'agit là d'un mal nécessaire. A la base, il y a la confusion des buts. Tout examen résume des résultats «*essentielle-ment différents*». Il s'agit d'évaluer un bilan de connaissances et de mesurer un développement intellectuel et d'apprécier des aptitudes et de sélectionner des capacités. C'est là le mal fondamental. On additionne des mètres, des litres, des pommes et des fagots...

Quant à la nécessité, elle est niée formellement par les pédagogues les plus éminents et les plus audacieux. Le projet de réforme de l'enseignement voté par la C.G.T, en 1933, approuvé par la *Fédération syndicale internationale*, construisait l'école unique en quatre étages correspondant chacun à une des périodes du développement: première enfance; période pré-pubère; puberté en formation; période adulte (avec enseignement commun pour les deux premières périodes et une partie de la troisième). Il rejetait totalement l'idée de sélection.

Les examens sont formellement supprimés dans le plan d'Alger (1944); le projet de la revue *Esprit* (1944); le projet établi en 1947 par la Commission Langevin...

La nécessité des examens apparaît au contraire incontestable, impérative et presque mystique... aux mandarins qui entendent perpétuer une aristocratie d'initiés aux conservateurs qui veulent sanctionner l'originalité personnelle, maintenir une rigoureuse échelle de valeurs, prévenir les risques de l'imprévisible, de l'anticipation audacieuse - aux dispensateurs de crédits qui ne veulent pas construire selon les besoins mais subordonner les besoins aux constructions insuffisantes; aux politiques qui veulent garder la faculté d'orienter l'enseignement par un choix tendancieux des épreuves obligatoires.

Ceux-là sont les éternels ennemis des syndicalistes universitaires et des éducateurs désintéressés. Raison de plus pour abolir un mal, nécessaire aux suppôts des maux dont nous souffrons.

Roger HAGNAUER.